

Lorsqu'il entra dans une boutique, Duroc faisait étaler à ses yeux les objets qu'il paraissait vouloir acheter ; et, pendant ce temps, Napoléon commençait son rôle de questionneur. Il n'y avait alors rien de plus comique que de le voir s'efforcer de prendre les manières, le langage et le ton suffisant d'un homme à la mode, lui qui d'ordinaire était si positif, si simple et si naturel. Que de gaucherie n'avait-il pas à vouloir se donner des grâces quand, rehaussant les bords de sa cravate noire, se soulevant sur la pointe des pieds et se baissant tout à coup en ployant les jarrets, il disait d'un ton protecteur :

— Eh bien ! madame, que dit-on de nouveau depuis que le premier consul a fait la paix ?... Est-on content ?... Votre commerce prospère-t-il ?... Votre boutique me semble assez bien approvisionnée ; il doit venir beaucoup d'acheteurs chez vous ?

A ces mots de boutique assez bien approvisionnée, qui sonnaient mal à l'oreille de la marchande, celle-ci regardait de travers ce singulier questionneur ; sa figure se rembrunissait, et elle ne répondait que par monosyllabes, ou même ne répondait pas du tout, ne sachant trop à qui elle avait affaire. Quelquefois même, soupçonnant que ce devait être au moins un révolutionnaire, pour couper court aux questions indiscrettes d'un chaland dont les allures n'étaient pas celles d'un homme comme il faut, elle appelait son mari, ou un commis, pour la débarrasser de cet importun. Il arriva même un jour (c'était peu de temps après le couronnement) que l'empereur ayant demandé d'un ton moqueur à un bijoutier de la rue de la Loi (rue Richelieu) ce qu'on pensait de ce farceur de Napoléon, celui-ci, qui était un de ses plus dévoués admirateurs, croyant avoir affaire à un ancien jacobin ou à un espion de police mal déguisé, sauta sur un balai qui se trouvait à sa portée et en menaça l'homme assez osé pour parler devant lui, avec tant d'irrévérence, de Sa Majesté l'empereur et roi. Le grand maréchal se hâta de s'interposer, en excusant, tant bien que mal, son ami, qui n'avait eu que le temps de sortir pour éviter autre chose que des menaces. A en croire Napoléon, le moment où, pour avoir mal parlé de lui dans cette boutique, il avait failli en être chassé à coups de balai, avait été un des plus gais et des plus heureux de sa vie.

Il faut le dire, dans ce costume d'Haroun-al-Raschid, comme lui-même l'appelait, Napoléon avait une physionomie et une tournure des plus étranges. Cela venait de la manière dont il se coiffait avec ce chapeau rond, que, faute d'habitude, il portait tantôt trop en arrière, tantôt trop en avant, et rabattu sur les yeux pour ne pas être reconnu. Quant à la redingote, sa coupe et son ampleur étaient véritablement burlesques. Napoléon ne pouvait souffrir être gêné dans ses vêtements, et bien moins encore d'être serré. Michel, son tailleur, lui faisait des habits et surtout des redingotes qui lui allaient, pour nous servir d'une comparaison alors à la mode, comme si on lui en eût pris mesure sur une guérite, enfin, le soin même qu'il prenait pour déguiser ses gestes, son attitude et sa démarche ordinaire, sous les manières et la démarche des gens vulgaires, tout cela faisait de Napoléon un être à part qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder en riant, comme une sorte d'originalité vivante. Du reste, si ces excursions incognito tournaient pas toujours au profit de son amour-propre, ceux

qui étaient assez heureux pour le recevoir étaient certains de s'en trouver bien.

Etant consul et se promenant un matin dans la délicieuse orangerie de Malmaison, alors fort étroite, il aperçoit un homme qu'on appelait le père Olivier. C'était un ancien jardinier du Petit-Trianon, auquel Louis XV avait quelquefois adressé la parole dans ses jours de joyeuse humeur. Le père Olivier, fier de cette faveur insigne, le disait à qui voulait l'entendre. Napoléon, surpris de voir un vieillard travailler avec tant d'activité, quoique paraissant succomber sous le poids des ans, s'approche, et d'un ton plein d'intérêt :

— Que gagnez-vous par jour, mon brave homme ? lui demande Napoléon, qui, ce jour-là, portait son frac d'habitude avec les deux simples épauettes.

A ces mots, le vieux jardinier essaye de se redresser tout à fait, et, regardant Napoléon qu'il n'a jamais vu, lui répond en ôtant son bonnet :

— Quarante-cinq sous par jour, M. le colonel.

— Ce n'est pas trop ; mais pourquoi ne vous vois-je pas habillé de la même façon que les autres ?

Les jardiniers de Malmaison avaient alors une espèce d'uniforme composé d'un habit-veste et d'un pantalon couleur gris de fer.

— Ma foi ! je ne sais pas, répond le père Olivier ; il faut croire que M. Lucas (c'était le jardinier en chef) met de côté l'argent de mon habit pour me faire des rentes après ma mort.

— Ah ! ah ! vous croyez cela ? continue Napoléon en riant de la réflexion du vieillard ; en ce cas, voici deux cents francs pour vous payer, de votre vivant, le premier semestre arriéré de vos rentes. A l'avenir, vous recevrez tous les ans quatre cents francs, avec un habit pareil à celui des autres.

— Ah Dieu ! est-ce possible ? s'écrie le père Olivier transporté de joie à la vue de l'or que Napoléon lui met dans la main. On voit bien que vous êtes de la maison du citoyen premier consul : comment se porte-il ?

— Très-bien. C'est lui qui m'a dit de vous donner cet argent : n'êtes-vous pas ici le doyen des jardiniers ?

— Bien sûr ! Ah ! le digne vainqueur d'Italie ! que je voudrais seulement le voir un brin avant de mourir !... Mais je crains bien que non ; je n'ai jamais eu de chance.

— Bah ! bah ! vous l'avez peut-être vu déjà sans vous douter que ce fut lui. Avez-vous été militaire jadis ?

— Non, M. le colonel, parce que de mon temps, du temps de feu Sa Majesté Louis XV, on ne se battait pas comme à présent.

— C'est juste ; malgré cela, vous avez dû voir beaucoup de choses ?

— Oh ! oui. J'ai vu bien des fois le roi avec madame la comtesse Dubarry. Ils me parlaient, dame ! comme je le fais avec vous, ni plus ni moins ; mais vous, pour les avoir connus comme moi, vous êtes trop jeune.

— C'est vrai ; mais j'en ai beaucoup entendu parler.

— Je le crois. Quant à moi, maintenant, pourvu que mon orangerie soit propre et que les terrassiers ne me fassent pas trop endêver, ça m'est égal la politique ; j'ai toujours été dans les modérés, je ne me mêle pas du gouvernement.

— Et vous avez raison ; je connais bien des gens qui seraient